

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 36

Artikel: Un bon Vaudois, Mr Gronicot, raconte sa visite à la tour Eiffel
Autor: Besançon, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190547>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

dans le temple de Bex, et dans un discours plein de bienveillance et de charité leur représenta l'impossibilité du succès. Il les dirigea sur Aigle, où ils reçurent des vivres et des logements.

Cependant l'idée de rentrer au pays natal persista chez ces pauvres gens comme un rêve ardent et obstiné. Un de leurs pasteurs, Henri Arnaud, cultiva ces dispositions et forma le hardi dessein de les ramener en nombre dans leurs Vallées. Diverses circonstances politiques et le vent de guerre qui soufflait alors, ainsi que la suppression du cordon de troupes établi sur la rive du lac par le duc de Savoie, obligé de transporter ces troupes sur un autre point, tout cela vint faciliter les plans du pasteur Arnaud. Désigné comme colonel des Vaudois, il leur donna rendez-vous pour la mi-août 1689, au bord du lac, près du bois de Prangins, entre Rolle et Nyon, laissant en Suisse leurs femmes et leurs enfants. Ils se rendirent là de nuit, et par petites troupes, pour ne point éveiller de soupçons. Leur nombre total s'éleva à 1500.

Le bruit qu'il y avait des gens cachés dans le bois de Nyon et que ceux-ci pourraient bien être des Vaudois organisant une nouvelle équipée, attira de diverses localités des bords du lac un assez grand nombre de curieux arrivant en bateaux. Les Vaudois, qui n'avaient loué que quatre petits bateaux, se saisirent sans balancer des bateaux de ceux que la curiosité avait amenés, de sorte qu'ils en eurent alors une quinzaine.

Tout étant disposé pour le départ, ils entendirent à genoux, dans un silence religieux, une fervente prière par celui en qui ils reconnaissaient à la fois leur chef militaire et leur conducteur spirituel; puis ils s'embarquèrent dans la nuit du vendredi 16 au samedi 17 août 1689, entre 9 et 10 heures du soir. Ils traversèrent heureusement d'une rive à l'autre sans faire d'autre rencontre que celle d'une barque qui leur amenait de Genève 18 des leurs, et ils débarquèrent entre Yvoire et Nernier. Cependant toutes les barques chargées d'aller chercher ceux qui étaient restés sur le sol vaudois ne revinrent pas: trois seulement tinrent leur promesse. Cette contrariété les retarda un peu. Ils firent prisonniers, en s'engageant dans les montagnes, quelques gentilshommes qu'ils retinrent comme otages.

Après avoir traversé la Savoie, ils prirent leur chemin par les hautes Alpes, afin de pouvoir au besoin lancer à l'ennemi des débris de rochers. Ils franchirent les neiges du mont Cenis, mettant partout les populations en fuite. Ils battirent, près de Sallabertan, le marquis de Larrey, et enfin, le 25 août, jour de profonde et solennelle émotion, ils revirent du sommet du Sey leurs pauvres et chères Vallées. Ils en chassèrent les Piémontais, reprirent possession de leurs églises, et, après en avoir ôté tout ce qui rappelait le culte romain, ils chantèrent en chœur le psaume LXXIV, qui commence par ces vers :

Mon Dieu, faut-il que nous soyons épars,
Et que sans fin ta colère enflammée, etc.

Ils avaient trouvé leur pays dévasté, et n'eurent longtemps pour toute nourriture que des herbes cuites, sans beurre ni sel, et pour habitations les

cavernes que la nature a creusées dans les Alpes. Peu de temps après, à la sollicitation des cantons suisses et de quelques autres Etats, le duc de Savoie leur accorda la paix, et ils appelèrent auprès d'eux leurs femmes et leurs enfants.

« Accompli sur notre sol, dit un de nos historiens, cet épisode de leur histoire appartient en quelque sorte à la nôtre; qu'il ne s'en détache plus, et qu'il y inscrive pour nous et nos enfants, une leçon de confiance religieuse, de constance, d'union, — puisque l'union fit leur force, — et de patriotisme. Ainsi, et magnifiquement, aura été payée aux Vaudois de la Suisse par les Vaudois du Piémont, la dette de l'hospitalité.

Un bon Vaudois, M^r Gronicot, raconte sa visite à la tour Eiffel.

Quand je quittai Grange à Canard, Lisette
Enveloppa d'une vieille Gazette
Trois saucissons, qu'elle mit dans mon sac
Avec un pain. Deux paquets de tabac
Y furent joints auprès de trois chemises,
Quelques mouchoirs et des chaussettes grises.
Pour un voyage il faut être muni.
Je l'embrassai; puis, mon sac bien garni,
Je descendis droit à la capitale
D'un pied léger. Cette ville s'étale,
Chacun le sait, au-dessus du Léman.
Je m'arrêtai chez M^r Hausermann
Boire chopine et je vins à la gare.
De mes écus je ne suis point avare,
Je veux m'instruire et j'ai l'intention
De m'en aller à l'exposition.
Ça coûtera. Mais, bah! l'année est bonne,
Dieu soit loué, je ne dois à personne;
Ma vigne est faite et j'ai quelque loisir;
J'ai mon billet par le train de plaisir;
Et puis surtout je verrai la merveille,
La tour Eiffel. J'emporte une bouteille;
Les saucissons n'en passeront que mieux.
Pendant la route un bon doigt de vin vieux
M'endormira jusqu'au bout du voyage.
Mais je ne puis m'arrêter davantage.
J'entends siffler le train; je monte, on part;
Mais voyez-donc quel effet du hasard!
Juste en un coin de la troisième classe,
Sans le vouloir, je m'assieds et me place
Avec mon sac. Nous marchons rondement:
A Pontarlier on fait halte un moment.
Chacun descend, et la foule défile
Vers un endroit, sorte de grande salle,
Où l'on me dit: Voulez-vous déclarer?
— Je réponds: quoi? — Bien loin de m'éclairer,
On me réplique: Ouvrez le sac, brave homme.
— Moi j'obéis. Vous remarquerez comme
Ces gens là-bas n'ont rien d'hospitalier.
Un grand gaillard, qu'on nomme douanier,
Prend mon tabac, mes saucissons et crie:
Qu'est donc ceci? — De la charcuterie,
Pour sustenter l'appétit dans le train.
— C'est beaucoup trop. — Et si j'en ai demain
Un petit bout pour faire les dix heures,
Est-ce un péché? Faut-il donc que tu meures,
Toi, Gronicot, toi de Grange à Canard,
Le ventre plat? — Taisez-vous; le train part,
Et nous gardons un paquet, deux saucisses.
— Ah! c'est ainsi que vous traitez les Suisses!
Tout furieux, je regagne mon coin;

Je m'assoupis. On appelle Tonnerre,
 Mouchard, Dijon, Auxonne, La Rivière ;
 Je secouais mes reins endoloris,
 Quand on cria : Paris, Paris, Paris !
 Moi je descends et je sors de la gare.
 Dieux ! quel fracas ! A travers la bagarre
 J'entends des voix ; on m'accoste, on me dit :
 Une voiture ? un hôtel ? — A crédit,
 Que je répons ; car moi j'ai mon idée,
 La tour Eiffel. Ma bouteille est vidée ;
 Dans un café je pourrai la remplir. —
 Une voiture ? — Ah ! vont-ils donc finir !
 Un citoyen de la libre Helvétie
 A du jarret et point ne se soucie
 D'aller en char. — Lors un gentil garçon
 Me dit : Monsieur veut-il un compagnon ? —
 — Eh ! pourquoi pas ? Avant toute autre chose,
 J'ai résolu, sans que je me repose,
 De visiter, d'abord, la tour Eiffel ;
 Car on prétend que jamais rien de tel
 Ne fut construit, dès les jours de la Bible,
 Où les méchants, race impie et terrible,
 Par une tour voulant monter aux cieux,
 Furent contraints de fuir à qui mieux mieux,
 Ayant perdu l'unité du langage.
 — Je l'ignorais ; mais vous êtes, je gage,
 Quelque savant. — Oui, de Grange à Canard.
 Mais c'est égal, on n'est pas en retard.
 — Eh bien ! marchons ! — Sur la route, mon homme
 M'explique tout, et par leur nom me nomme
 Cent monuments ; mais je n'écoute pas.
 Et vers le but je me hâte à grands pas,
 Quand tout à coup, au sortir d'une place,
 Je vois en l'air une effroyable masse,
 Haute, ma foi ! plus haute que Jaman,
 Lorsqu'on se trouve au bord du lac Léman.
 La tour semblait une drôle de bête,
 Quatre gros pieds, long cou, petite tête.
 Plus j'approchais, plus le monstre était grand.
 Mon compagnon, m'ayant mené devant,
 Bonjour, dit-il. — Que je vous remercie,
 Mon cher Monsieur, de votre courtoisie !
 Si vous venez, eh ! qui sait ? tôt ou tard,
 Chez les Vaudois, c'est à Grange à Canard,
 Chez Gronicot, que vous boirez un verre ;
 J'en ai du bon, clair comme de l'eau claire.
 — Monsieur, trois francs ! — Mais je n'y comprends rien.
 Vous m'avez dit, si je m'en souviens bien
 — Vous y voilà ! Trois francs, que je m'en aille.
 — Vous êtes donc une affreuse canaille !
 — Payez trois francs, ou j'appelle un sergent. —
 De mon gousset je tire mon argent,
 Que j'ai gagné durement, à la vigne,
 Et je remets à ce voleur insigne
 Trois francs tout neufs. — Merci, qu'il me répond,
 Une autre fois ne soyez pas si prompt.
 Adieu, Monsieur. — J'entre dans l'édifice,
 Je veux monter. Là, nouvel artifice :
 Un citoyen, fier comme un assesseur,
 Vient pour cinq francs m'offrir un ascenseur.
 — Cette machine ? Allons donc, pourquoi faire ?
 — Mais pour monter. — Cinq francs ! quelle misère !
 Moi je prendrai simplement l'escalier.
 — Bien, c'est deux francs. Il est sur le palier
 Un restaurant que je vous recommande. —
 Toujours payer ! La somme n'est pas grande.
 Mais trois francs ci, deux francs là ! Ce matin
 J'ai dépensé cinq francs, c'est bien certain.
 Mauvais début ! Ah ! ma pauvre Lisette,
 Si tu voyais ton homme et sa *bourslette*

Qui s'aplatit, tu dirais : c'est bien fait.
 Il a voulu courir, quand il aurait,
 Pour ses écus, acheté la génisse
 Du voisin Jean. — Que le ciel me punisse !
 Elle a raison. Mais il est un peu tard.
 Voici Paris ; laissons Grange à Canard
 En paix. — Je monte et puis je monte encore,
 En maugréant, ce maudit escalier.
 Tout essoufflé je me hisse au premier,
 Et là je vois, écrit sur une porte,
Restaurant. Non ! que le diable m'emporte,
 Je n'y vais pas. Quand je redescendrai,
 Pour déjeuner je m'y reposerai.
 Allons, du cœur ! La route est un peu rude ;
 Mais c'est égal, quand on a l'habitude,
 Ainsi que moi, de grimper aux chalets,
 Pendant l'été, c'est jeu de gringalets
 Que cette tour ; nous sommes des solides,
 Nous qui montons, par des chemins rapides,
 La brante au dos, sous un soleil ardent.
 Tandis qu'ici je suis indépendant,
 Je n'ai qu'un sac. Donnons-nous patience,
 Bientôt j'arrive. Oh ! la tour se balance,
 Le cœur me bat. Serait-ce mal construit ?
 Vais-je tomber ? Holà, j'entends du bruit
 Non loin de moi. Ce sont des gens qui causent ;
 Ils n'ont pas peur, et ma foi ! puisqu'ils osent
 Rester là-haut, j'y veux aller aussi.
 Enfin je suis au sommet, Dieu merci !
 Mais on dirait que ma tête vacille,
 Asseyons-nous. Si j'avais ma roquille,
 Comme chez moi, d'alcool fédéral,
 J'aurais déjà le remède à mon mal.
 Mais ça va mieux. Déjà le mal se passe ;
 Relevons-nous et contemplons l'espace.
 Que de maisons ! C'est immense, Paris,
 Et par-dessus, un épais brouillard gris ;
 A ce moment, les bonnes ménagères
 Font le café. Tous les peuples sont frères.
 Chez moi, Lisette en boit, j'en suis certain,
 Sa tasse pleine, avec sucre et sans pain.
 Voilà mes gens près de la balustrade !
 Un beau Monsieur parle à son camarade.
 Approchons-nous ; il a l'air obligeant
 Et trop bien mis pour prendre de l'argent.
 — Pardon, Monsieur, quel est cet édifice,
 Ressemblant fort au palais de justice
 Sur Montbenon ? Monsieur me le dira.
 — Cet édifice ? eh mais, c'est l'Opéra. —
 — Et tout en haut, la dame toute blanche ?
 — C'est Apollon. — Il tient comme une planche
 De ses deux mains. Ah ! je comprends vraiment ;
 C'est ce Pollon qui fit le bâtiment. —
 Non, c'est un dieu, le dieu de la musique ;
 Il montre à tous sa lyre symbolique. —
 Et dans le fond, là-bas, ce gros ruban,
 C'est la Seine ; oh ! je suis un paysan,
 Mais je connais bien la géographie ;
 Quand j'ai quitté l'école, je défie
 Qu'on y trouvât un plus savant que moi.
 Et puis là-bas ? — C'est le palais du roi,
 Le Louvre antique, où, sur la bonne France,
 Les vieux Bourbons exerçaient leur puissance.
 — Cette carrée ? oh ! c'est comme à Pully,
 Ce logis où l'on est bien accueilli,
 Le Prieuré, que tout buveur honore,
 Vous connaissez ? — Non, ma foi, j'en ignore.
 C'est l'Hôtel-dieu. — Je l'avais deviné.
 — Vous ne m'avez que trop importuné,
 Cela suffit ; contemplez en silence

Le grand Paris. — Ils sont d'une insolence,
Tous ces messieurs ; mais à Grange à Canard
Venez un peu, vous verrez un gaillard,
Bon citoyen, solide à la réplique.
Elle est bien drôle, au moins, leur république.
Mais c'est fini ; je ne dirai plus mot,
Car on pourrait me prendre pour un sot.
Dieu de bonté ! quel tas de cheminées !
Mais je les eus bientôt examinées,
Et descendis jusques au restaurant :
Mon estomac désirait un calmant.
J'ouvre la porte, un garçon me regarde,
Moi je lui dis : Garçon, de la moutarde
Et trois décis ! — Monsieur veut-il manger
A la carte ? — Oh ! j'ai le temps d'y songer.
Apportez-moi du pain, une fourchette ;
J'ai dans mon sac (n'oubliez pas l'assiette)
Un bon morceau de saucisson fumé :
Il n'avait pas, ma foi, l'air trop charmé.
— Monsieur, dit-il, nous servons à la carte,
Et rien de plus. — Il faut donc que je parte.
Mais, à propos, votre prix ? — Quinze francs.
— Bien grand merci, Monsieur, et puis je prends
D'abord la porte et l'escalier ensuite.
J'arrive en bas éreinté de ma fuite,
Et je m'enfile en un café voisin
Où je trouvai mes trois décis de vin.

J. BESANÇON.

Onna bouébetta que sâ sè reveri.

La bouébetta à Andrien, 'na petita botta de trâi
âo quatre ans, a dza tant dè malice, tota petita que
l'est, que le rivè lè elliou âi grantès dzeins et que
po avâi dè cein que l'a einviâ, le lè sâ dza eimbé-
guinâ, sein ein avâi l'ai. L'amè bin lo sucro, cou-
meint ti lè z'einfants, qu'ont tant dè pliési à lo
croussi, kâ n'ont pas lizi dè lo laissi fondrè ; et
l'autro dzo que l'ein demândâvè à sa tanta, que lâi
ein baillivè cauquiè iadzo, sa tanta lâi fâ : Tiens !
mais si tu m'en demandes encore, je ne t'en don-
nerai pas, car il fait tomber les dents. Lo lein-
dèman, la bouéba va sè froulâ vai sa tanta, grimpè
su sè dzénâo, l'eimpognè pè lo cou et la cajolè dâo
mi que le pào ; mà sein pipâ lo mot.

— Eh bien ! que dis-tu, ma chérie ? lâi fâ la tanta
ein la caresseint.

— Oh ! ze ne dis rien, et ze te demande pas du
sucre au moins ! repond la petita sorcière, ein la
vouaiteint avoué dâi ge qu'ein desont mé què sè
parolès.

La tanta ne put s'eimpatsi dè fèrè 'na bouna re-
caffâie, et vo laisso à peinsâ cein que le fe, kâ vo
sèdè prâo coumeint sont lè tantès avoué lè petits
z'einfants.

Boutades.

Deux Lausannois étaient allés rendre visite à un
ami commun à Vallorbes. Ce dernier les accompa-
gna au Pont, pour leur faire voir le nouveau che-
min de fer, qu'ils ne connaissaient pas encore, et
leur offrit un excellent dîner chez M. Edgar Rochat,
à l'hôtel de la Truite, dîner qui fut abondamment
arrosé.

Au retour à Vallorbes, l'ami les engagea à cou-
cher chez lui, leur promettant, pour le lendemain,
une intéressante promenade dans les environs.

Les Lausannois, enchantés de la première jour-
née, acceptèrent, ce qui ne plut guère à l'épouse de
leur ami.

Durant la nuit, ils entendirent, à travers une
mince paroi, la femme qui grondait le mari et lui
reprochait sa légèreté : « Tu ne sais éviter aucune
occasion de boire, lui disait-elle d'un ton navré, tu
perds ton temps, tu ne feras jamais rien, rappelles-
toi de ce que je te dis. C'est indigne, une conduite
comme ça !... »

— Veux-tu me laisser dormir ! répond le Vallor-
bier, agacé par cette leçon. Vois-tu, si ces messieurs
n'étaient pas là, dans la chambre à côté, je te don-
nerais une volée dont tu te souviendrais !

L'un des Lausannois, qui avait tout entendu, co-
gne la paroi et lui crie : « Ne te gênes pas, fais seu-
lement comme si nous n'étions pas là ! »

Examens de recrues. — Le colonel de recrutement,
vieux grognard, voyant entrer un gros garçon por-
tant une veste de milaine brune, et chaussé de gros
souliers ferrés, croit avoir affaire à un citoyen de
l'Oberland.

— Was wohlen sie ? lui dit-il.

La recrue reste immobile et bouche béante.

— Was wohlen sie ? donnerwetter ! reprend le
colonel avec humeur.

— Aloo ! répond le jeune paysan d'un air ébahi,
est-ce que n'y a personne qui s'y parle français ?...

Concert d'orgue. — Nous apprenons avec
grand plaisir que M. Blanchet, organiste, donnera,
mardi 11 septembre, à 8 h. du soir, un concert d'or-
gue dans le temple de Saint-François, avec le con-
cours de Mademoiselle Baldo, cantatrice des Concerts
des conservatoires de Paris, de Bruxelles et des Con-
certs Colonne. Les amateurs d'orgue ne manqueront
pas de profiter de cette rare occasion, car ce n'est
que dans un concert d'orgue proprement dit que
l'on peut juger des ressources de ce bel instrument.

Questions et réponses. — Il n'y a qu'une solu-
tion au problème de samedi qui exige que tous les
enfants soient considérés comme ayant des âges différents,
puisque tous sont nés à des intervalles de deux ans.
Le cas de jumeaux ne peut donc être admis. — Réponse :
2 garçons de 5 et 15 ans ; 4 filles de 7, 9, 11 et 13 ans.
Nous avons reçu plus de 50 réponses justes, et la prime
est échue à M. Jules Burnat, à Lausanne.

On nous propose le problème suivant :

*Trois abbés boivent du champagne en abondance, à
l'heure de minuit, dans un pré. On demande la contenance
du pré et sa valeur.*

Prime : 100 cartes de visite.

L. MONNET.

Une dame seule, habitant un bel appartement dans un
beau quartier de Genève, prendrait en pension une per-
sonne âgée à qui l'on donnerait des soins si le cas l'exi-
geait. — S'adresser D. M. 105. P. restante, Genève.